

Sous un toit errant

Joël Vernet

Volume 40, numéro 4 (238), août 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60678ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vernet, J. (1998). Sous un toit errant. *Liberté*, 40(4), 54–59.

JOËL VERNET*

SOUS UN TOIT ERRANT

*Je suis comme quelqu'un qui n'a pas
d'endroit où se fixer.*

Lao-tseu

Ce matin, des mésanges sont venues faire la fête dans mon jardin. Elles allaient et venaient dans les haies où j'apercevais le jaune de leur cou brillant comme une étoile. Depuis l'enfance, j'éprouvais une passion insolite à l'égard de cet oiseau. Elles se posaient sur les branches comme se dépose parfois une phrase dans les pages d'un livre: avec douceur et gravité, avec violence aussi. Une phrase, un oiseau, cette étrange similitude faite de légèreté mais de rapidité aussi, tranchant la page, cisailant le ciel au vif, allant n'importe où, venant de n'importe où, tourbillonnant dans l'azur ou filant comme l'éclair, comme l'orage quand la foudre s'abat sur les pierres. Ainsi les mots chez un enfant, chez un fou, les premiers trébuchements, les nuits où le sommeil ne vient pas. Des mots surgissant de la vie noire, de la vie sombre justement, car celui qui cherche la parole ne sait pas, ne sait plus, non, ne sait plus d'où ils viennent, ces mots maudits, ces mots qui arpentent son cœur et nous laissent sans voix. Les mots, ah les mots, bruits minuscules dans

* Poète, Joël Vernet a publié entre autres *Lettre de Gao* (Lettres Vives, 1988), *Lâcher prise* (Noël Blandin, 1992) et *Lettre d'Afrique à une jeune fille morte* (Noël Blandin, 1992). Il vit près de Lyon.

le soir ou immense chaos. Ils viennent parfois à la fenêtre pour repartir aussitôt vers la forêt toute proche, ou bien ils s'en vont très loin, traversant des mers en nous léguant l'oubli. Ils nous abandonnent dans l'ombre de notre vie, dans la très grande chambre où livres et silence ne se disputent pas la moindre conversation. Le silence est au-delà des livres, de la vie. Le silence est né avant l'enfance, du sang de très vieilles générations. Il peut être un nuage devant la fenêtre, l'opéra des bruits dans une chambre, un soupir étranger de l'autre côté d'un mur, le silence de l'amour, une silhouette au bord d'un chemin, une parole glanée au fil des promenades, une barque habile dans le courant ou très calme près des joncs entre lesquels dansent des oiseaux, un trait de terreur sur un visage. Souvenez-vous. Ce vaste étang dans l'île nue. Ce paysage chinois, inconnu de tous. Puis ce visage, votre visage, ce visage qui possédait toutes les forces, capable d'adoration et de meurtre, ce visage aux traits infinis qui évoquait sans parole, murmurait en riant, qui gardait le silence avec une foule de mots sur les lèvres. Depuis toujours, c'est une certitude aujourd'hui, c'est à ce visage que j'écris, c'est pour ce visage que j'écris. Ce visage aux mille visages. Ce visage invisible des vivants et des morts que la vie a emporté dans l'abîme où nous allons seul, notre ultime destin. Visage absent, de l'absent, mais quel absent? Quel est-il, en effet, celui dont le regard ne sait se détacher du nôtre? Quel est-il, en effet, celui qui nous hante depuis toujours, depuis nos premiers pas d'enfant lorsque notre vie n'était qu'un immense éclat de rire? L'écriture ou plutôt la volonté d'extraire de soi ce mystère peut rendre fou, vraiment. Notre vie accueille ainsi les mots errants au fil des jours. Pourtant ces mots ne nous délivrent rien que nous ne sachions déjà, sinon une beauté plus ample, une grâce qui nous laisse pantelant ou si léger, si léger. Comme si nous traversions une rivière, un orage sans effort, un événement terrible sans succomber jamais à son poids. Ainsi l'on sent le jour, c'est

une impression physique, une sorte d'empreinte que le temps marque sur notre corps. L'on entend des voix, ce remue-ménage, cette désolation des voix, ce secours. Des voix, ah des voix, celles exténuées de l'enfance que nous entendions dans les cours de fermes tandis que nous traversait le soleil pareil à une flèche décochée par l'archet invisible, que nous déchirait sa lumière. Véritable ricochet sur notre peau, allant partout ailleurs énoncer sa *musique*. Voix d'un père, d'une mère. Voix inconnue du passant, le rempailleur de chaises, le vendeur de tapis, l'Étranger de passage, seulement de passage, venant d'un pays ignoré, soulevant la poussière sous ses sandales, faisant se refermer les portes contre lesquelles s'effondre le soleil. La chaleur du soleil contre le bois, cette douceur du temps sur les joues et l'Étranger qui disparaît tout au loin sur la route blanche avec ses beaux tapis qui luisent dans la lumière de ce jour d'été.

À l'aube, les fenêtres se sont ouvertes. À peine entendions-nous, face au soleil, ce léger bruit d'ailes qu'affectionnent tant les oiseaux lorsqu'ils ont décidé, par un ballet vertigineux, de vous faire partager leur bonheur. Ivre de cette contemplation, nous nous étonnons d'être en vie. Vivant, vivant. Comme un poisson allant dans le courant, comme une branche sur les eaux, comme un visage entrevu derrière la poussière d'une vitre. Vivant. Comme l'éclair dans le ciel. Comme le soleil sur la montagne qui sait nous offrir l'automne dans les arbres. Mais combien la vie est brève, tout juste une rumeur, un trait d'ongle sur la glace d'un étang, tout juste le bond de la lumière dans une chambre calme lorsque s'entrouvre une porte pour céder le passage. On peut être cet homme dans la chambre. Très seul. On peut être l'oiseau qui vient se poser sur le rebord de la fenêtre, oiseau à l'âme brûlée, que le monde reprendra sous la forme de cendres comme dans de vieilles coutumes au Tibet. On peut être

n'importe qui, n'importe quoi. Un mendiant ou un meurtrier. Mais toujours l'on est un homme seul, au bord des jours qui vont s'éteindre comme des lampes dans le soir des fermes anciennes.

Né pour la contemplation et la lenteur. Né pour cette forme de paresse que rien ne légitime. Né, au fond, pour la vacuité d'être au monde. Né pour ce bond du soleil dans les arbres, pour le vol étourdissant des martinets qui, le soir, ramènent de la nourriture dans leur nid sous les tuiles du toit errant. Né pour une flânerie éternelle.

Une forte odeur de café monte dans la cuisine et j'observe la tasse que ma main enveloppe. Les années s'essoufflent ainsi dans la maison silencieuse et j'aime cette paix qui durera longtemps. L'hiver m'a conduit ici pour de menus travaux et le printemps balaie les dernières neiges sur lesquelles, dans la cour, je suis allé verser des cendres. Des outils sommeillent encore sur le sol. Leur repos ne dérange nullement l'univers. Dans les endroits à l'ombre, la neige glacée empêche les premières herbes de croître. Le printemps vaincra, bien sûr, et nous présente cela comme une évidence, mais il n'annonce rien de sa mort prochaine. Avec une sorte de grandeur, il tait ses funérailles et ouvre notre cœur à la méditation. Une mouche volette entre marteau et tenaille. Et cette mouche, toute petite qu'elle est, sait parfaitement requérir notre regard. Nous le croyons: *qui sait observer une mouche sait sans doute un peu mieux observer l'univers.*

La paix, le silence glorifient cet instant. Dans le jour, je passe ainsi de la chambre d'écriture aux travaux ordinaires, glissant de la splendeur possible d'une phrase à la vanité éphémère de tel ou tel acte concret voulant embellir, modifier notre vie ordinaire. Mais j'aime cette vie, qui est notre singularité, capable de nous entraîner vers les sommets puis de nous conduire aussitôt vers

l'abîme. M'asseoir au soleil, sur un seuil. Toucher la pierre d'un banc. Ressentir jusqu'au fond de mes veines le blanc laiteux des lunes anciennes lorsque nous contemplons le ciel et ses astres, la nuit qui n'en finissait pas de mourir. Observer sans fin les oiseaux, très hauts dans le ciel, les fourmis rampantes sur la terre, et ce mouvement du regard paraît m'inscrire dans le monde impossible à atteindre. C'est un feu qui nous brûle et qui ne rendra les armes qu'au dernier terme lorsqu'ils viendront nous honorer ou nous trahir en silence. Le jardin minuscule est comme à l'abandon et j'aime farouchement son désordre, sa libre sauvagerie. Les choses de la nature s'éveillent et, s'éveillant, m'émerveillent; le corps de la terre s'étire comme une enfant très lasse. Une grande dame sort de son sommeil. Une pelle rouillée est restée tout l'hiver contre un mur et j'aperçois dans l'herbe rase le jouet d'un enfant. L'écriture est lointaine, inaccessible, mais qu'importe. Une lueur naissante apparaît devant la fenêtre grâce au ballet des oiseaux. Plus tard, il sera toujours temps de passer à autre chose car il m'est difficile de briser cette rêverie qui m'est une paix. Ces heures sont bien, sans nostalgie, *les heures du regard*.

C'est une simple maison entourée de campagne. J'ai pour voisinage la lisière d'une forêt, plusieurs champs en friche et la douceur d'une colline dont le sommet ne parvient pas à me barrer totalement le paysage. Je suis venu ici à pied au début de l'hiver pour laisser place au songe et le hasard m'a offert cette maison où, très vite, je me suis senti très bien, devinant que j'allais vivre entre ces murs durant un certain temps avant de reprendre la route vers le pays étranger de mon choix. J'aime cette vie solitaire où l'essentiel se partage en silence et où, bien qu'à l'écart du monde, l'on se sent palpiter en son cœur.

La vie est une averse dans les jours. Bel et bien une sorte de soleil. Quelque chose qui vous brûle sans vous

anéantir. Instants rares que ces heures-là, comme un baume sur la blessure.

Les mésanges chantent encore par éclipses. Elles volettent rapidement entre les branches, glanant ici ou là quelques brindilles, quelques herbes. Non loin, un couple de pies impassibles les observe.

Le feu s'est éteint à l'aube et je l'ai laissé mourir ainsi dans l'âtre car le soleil réchauffait déjà la maison. Je remarque des braises encore incandescentes sous les cendres. Le souvenir de voyages lointains, de promenades dans les villes resurgissent curieusement avec l'extinction des flammes, et le mot *marcher*, dans mon esprit, épouse sans faiblesse celui d'*écrire*, et cela pour des noces éternelles qu'évoque à nouveau la chambre haute, la chambre du rêve, la chambre de la vie rêvée où l'essentiel, depuis toujours, est en feu, sens dessus dessous, la chambre de l'oasis où l'épreuve de la joie eut alors un sens jamais atteint depuis. Pourtant, le monde où nous vivions n'était pas le nôtre. Petit monde de marginaux, de vagabonds pour lesquels la prison était souvent la seule issue. Le bordel de l'oasis aux murs peints à la chaux était un lieu de rendez-vous assez étrange dans ce pays musulman où les femmes semblaient vivre cachées. Le soir, on entendait des chants, le souffle de voix rauques, et les nuits passées sur les terrasses étaient interminables. La vie venait périr dans cet étrange lieu qui nous tenait lieu d'amour. Un jour, un homme, sur le seuil de la maison blanche, perdit tout son sang. Il demeura des heures au soleil avant que des hommes ne l'enlèvent. Je vis alors la mort marcher à mes côtés. Pendant plusieurs jours, je ne fréquentai plus l'endroit où une jeune fille m'avait appris les premiers chants du monde. Elle venait des hauts plateaux où l'hiver est réservé aux chants, au silence autour des feux. Elle était la beauté d'une jeunesse éternelle. Pour de l'argent qu'elle donnait à son père, elle travaillait ici et était mon amour.